

**Sémiotique des pratiques**, Paris, PUF, 2008.

## **Avant-propos**

### *Une inactualité bienvenue*

Etrange idée, pensera-t-on, que de revenir sur les « pratiques » aujourd'hui. Il fut un temps où s'intéresser à la *praxis* était une manière de faire référence à une idéologie d'inspiration « matérialiste », sinon marxiste, et le matérialisme marxiste ne fait plus guère recette aujourd'hui. Ce concept, avancé par A. J. Greimas dans les années quatre-vingt, et en général accompagné de l'adjectif « énonciative », avait déjà, pour les sémioticiens, et sans référence idéologique particulière, un curieux parfum de désuétude, et pouvait passer pour une rémanence nostalgique de la jeunesse du maître lithuanien.

Dans le champ des sciences du langage lui-même, la *praxis* fut en effet un des mots d'ordre avancés pour le dépassement du structuralisme, considéré comme trop marqué par l'idéalisme : les structures ne descendent pas dans la rue, disait-on en 1968, mais la *praxis*, au contraire, y serait dans son élément naturel. Mais on peut supposer sans risque que le « dépassement » du structuralisme comme idéologie idéaliste, engagé il y a une quarantaine d'années, devrait être aujourd'hui accompli, et que, du même coup, la *praxis* a beaucoup perdu de son aura contestataire.

Mieux encore, dans ces années de critique et de réfutation du structuralisme, s'intéresser aux « pratiques langagières » était une manière d'échapper aux exigences mêmes des sciences du langage au sens strict, c'est-à-dire à ce domaine de la connaissance qui se donne comme objet les langages, considérés comme des sémiotiques-objets autonomisables. Car dans l'étude des « pratiques langagières », l'objet visé est tout sauf le langage : entre autres, la psychologie des interlocuteurs, la sociopsychologie des interactions, voire l'anthropologie des échanges communicationnels.

Le moins qu'on puisse dire, en somme, c'est qu'il y a des manières plus efficaces de participer à l'actualité scientifique que de se pencher aujourd'hui sur les pratiques. Curieuse idée, donc, pour un sémioticien, que de vouloir comprendre la *praxis* ! Mais, en un sens, l'inactualité évidente d'un problème offre quelques avantages non négligeables.

Le premier, c'est d'épargner à nos réflexions la pression des effets de mode : et il est vrai que, dans cet essai sur les pratiques sémiotiques, on rencontrera peu d'intérêt, notamment, pour l'équipement neuronal des « praticiens » et en particulier pour les états d'activation chimico-électrique de leurs lobes cérébraux. Il est pourtant indubitable que les praticiens ont, comme les autres, des neurones actifs et inactifs quand ils pratiquent, et même que la manière dont ils conduisent leurs pratiques a quelques incidences sur les zones activées et les zones désactivées ; et pourtant, nous nous intéres-

serons à des questions beaucoup moins actuelles, et pourtant essentielles : par exemple, les différences induites dans l'identité et dans l'ethos d'un sujet par les différentes sortes de pratiques ; les propriétés sémiotiques d'un acteur engagé dans un protocole, dans une cérémonie rituelle, ou dans une conduite innovante, et la signification qu'il donne lui-même à son action, sont évidemment contraintes par chacun de ces types pratiques. Et cela n'interdit pas, par ailleurs, de se demander, une fois qu'on aura compris la signification culturelle de ces différents types de pratiques, si elles activent sélectivement telle ou telle zone cérébrale...

Le second avantage de l'inactualité, c'est d'offrir la possibilité de relire et d'exploiter sans réserve ni soupçon particuliers des travaux considérés comme appartenant à une autre époque, voire à des propositions théoriques que la postérité n'a pas retenue.

C'est ainsi qu'on retrouvera ici avec plaisir l'œuvre de Pierre Bourdieu, et une attention toute particulière aux concepts d'*habitus*, d'*hexis* et d'*intérêt*. Il faut rappeler qu'à cet égard, les *habitus* et *hexis* bourdieusiens ont très utilement fécondé la socio-linguistique française, et dans un sens qui aurait dû plaire aux sémioticiens de l'époque, s'ils avaient été moins occupés à la formalisation de leurs objets : les inflexions imposées à la langue par les appartenances socio-culturelles étaient alors considérées comme déterminées par les schèmes corporels et les variations sensori-motrices induites par ces mêmes appartenances. Le corps, en somme, en tant que médiateur entre l'*habitus* et la *praxis énonciative*.

C'est ainsi qu'on trouvera aussi quelque intérêt à une conception théorique très peu exploitée de Benveniste, celle de l'« intégration » : la linguistique *intégrationniste* qui aurait pu en naître a été tuée dans l'œuf par le raz-de-marée générativiste, alors même que la théorie générativiste et transformationnelle traitait exactement la même question, celle de la distinction entre les niveaux de l'analyse et de leur articulation dynamique. Comme on le verra, le processus de l'intégration ouvre des perspectives très intéressantes à qui s'efforce de construire un parcours équivalent au parcours « génératif », mais sans avoir à postuler d'insolubles « conversions » entre niveaux. Car l'intégration, pour Benveniste, est un principe de régulation de l'analyse, et pas un processus *sui-generis* attribué à l'objet analysé lui-même.

En outre, le sémioticien ne s'intéresse pas aux pratiques en général, mais aux pratiques en tant qu'elles produisent du sens, ce qui peut se comprendre de deux manières complémentaires : (i) d'un côté, les pratiques peuvent être dites « sémiotiques » dans la mesure où elles sont constituées d'un plan de l'expression et d'un plan du contenu, et (ii), de l'autre, elles « produisent du sens » dans l'exacte mesure où le cours même de la pratique est un agencement d'actions qui vise à dégager, dans le mouvement même, le sens d'une situation et de sa transformation. On fera même l'hypothèse que les pratiques se caractérisent et se distinguent principalement par cette relation très particulière qu'elles entretiennent avec le sens de l'action en cours, et par ces valeurs qu'elles suscitent et qu'elles mettent en œuvre dans la forme même de leur déroulement, dans le « grain » le plus fin de leur déploiement spatial, temporel et aspectuel. S'il fallait choisir l'une des propositions les plus significatives de cet essai, ce serait celle-là : la « valeur » des pratiques ne se lit pas d'abord dans le contenu des objets qu'elles manipulent, mais dans l'agencement syntagmatique du procès.

Et c'est la raison pour laquelle la rencontre avec la dimension éthique est inévitable, mais une éthique bien particulière, celle qui s'exprime dans la manière de faire, celle qui se reconnaît au « style » de l'action, un style qui exprimerait, au lieu d'une esthétique, une éthique des manières et

des mœurs. La rencontre avec l'éthique est inévitable parce que la valeur des pratiques est de nature syntagmatique, et parce que ces formes syntagmatiques spécifiques sont déterminées par différents types d'engagement corporel dans l'action.

Si les pratiques peuvent être qualifiées de « sémiotiques », elles doivent pouvoir être assimilées à un « langage », et un langage ne se résume pas au fait qu'il doit être doté d'un plan de l'expression et d'un plan du contenu ; certes, le repérage de ces deux plans et de leur corrélation est un minimum nécessaire, et une des premières questions abordées par cet essai est justement celle du « plan d'expression » propre aux pratiques, et à ses rapports avec les autres plans d'expression. Mais pour qu'il y ait langage, et sans qu'il soit nécessaire d'identifier quelque chose comme une « langue », il faut aussi qu'il y ait des codes et des normes, et les pratiques ne manquent ni des uns ni des autres : dans le cas des pratiques dites « professionnelles », par exemple, ce sont les déontologies qui définissent le cadre éthique à l'intérieur duquel peuvent se déployer les savoir-faire et leurs apprentissages. Les pratiques scientifiques sont elles aussi réglées par des codes de scientificité, des procédures établies et une déontologie ; c'est le cas, notamment, des pratiques méta-sémiotiques, à l'intérieur de la sémiotique considérée comme un domaine scientifique, dont les niveaux descriptif, méthodologique et épistémologique sont soumis à des principes, des normes et des procédures.

Ce qui caractérise les langages, par conséquent, outre la corrélation entre une expression et un contenu, ce sont les agencements syntagmatiques qu'ils acceptent et qu'ils refusent ; ils impliquent, de ce fait même, des systèmes axiologiques affectés aux choix syntagmatiques, et chacun des agencements qu'ils proposent est donc porteur de valeurs. Ce principe, appliqué aux langages artistiques, a été formulé naguère par Jakobson<sup>1</sup> comme la projection sur l'axe syntagmatique du principe d'équivalence, propre à l'axe paradigmatique ; autrement dit, comme une possibilité de choix axiologique ouverte dans les agencements syntagmatiques de l'énoncé artistique. Dans ce cas, la projection jakobsonnienne produit des effets esthétiques. Mais, dans le cas des pratiques, particulièrement sensibles à l'axiologisation des agencements syntagmatiques, les effets peuvent être aussi bien éthiques qu'esthétiques. Et, dans la mesure où ils sont réglés spécifiquement par des normes et des déontologies, ces effets sont d'abord éthiques, avant d'être esthétiques.

Les choix syntagmatiques propres aux pratiques balancent entre la programmation et l'ajustement, entre le réglage *a priori* et le réglage en temps réel, voire *a posteriori*. La programmation des pratiques, et notamment leur programmation discursive, préalable ou parallèle au cours d'action, qu'elle soit orale, écrite ou iconique, est une de leurs dimensions les mieux instituées, et notamment dans le cas des pratiques de travail et de transformation des objets matériels.

Traiter les pratiques comme des langages, cela signifie donc aussi leur reconnaître des instances et des processus de réglage, des processus globalement désignés ici-même comme l'*accommodation syntagmatique*. Car s'il est une propriété spécifique de la *praxis*, c'est bien celle-ci : les ajustements permanents dans l'interaction, l'adaptation à l'environnement, aux circonstances et aux interférences avec d'autres pratiques, et, tout simplement, le réglage réflexif d'un cours d'action qui ne trouve son sens qu'en traçant son chemin. On ne saurait dire s'il s'agit de la dimension *subjectale* des pratiques ; Bourdieu l'a affirmé, en son temps. Mais si tel est le cas, alors il ne s'agit pas d'une subjectivité qui se construirait par rapport à une objectivité ; car le « réglage » de la *praxis* fait partie des

---

<sup>1</sup> Roman JAKOBSON, « Linguistique et poétique », in *Eléments de Linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963, p. 220.

conditions objectives de l'actualisation des pratiques : nulle conduite, et aucun rite, par exemple, ne se réalisent sans réglage en temps réel, dans le temps même du cours d'action ; aucune procédure, même parfaitement programmée, n'échappe à des accommodations, qui peuvent aussi bien emprunter aux routines acquises que promouvoir des innovations.

Par conséquent, l'une des dimensions essentielles de l'analyse des pratiques sémiotiques tiendra à cette tension permanente entre l'accommodation programmée et l'accommodation inventée, entre la pré-schématisation et l'ouverture à l'altérité ; bref, entre *programmation* et *ajustement*. Et les valeurs, notamment celles dont nous disions tout à l'heure qu'elles conduisaient inévitablement à rencontrer l'éthique, prennent forme dans les solutions qui sont trouvées pour résoudre cette tension, dans les équilibres entre les schèmes pratiques et le réglage signifiant qui les aménage « en acte ».

Le premier chapitre de ce livre est consacré à l'ensemble des « plans d'immanence » de la sémiotique générale, autrement dit aux niveaux pertinents du plan de l'expression. Cet ensemble constitue globalement un « parcours génératif », réglé par les relations et opérations d'*intégration* entre les plans d'immanence. La relative liberté offerte par le principe d'intégration ouvre la possibilité de parcours ascendants et descendants, avec ou sans syncopes, de sorte que le parcours génératif de l'expression devient le lieu d'une vaste rhétorique des expressions sémiotiques, chacun des plans étant susceptible de prendre en charge tous les autres. Les pratiques constituent l'un de ces plans d'immanence, et à ce titre, peuvent interagir avec tous les autres, c'est-à-dire intégrer chacun d'eux, ou être intégrés par chacun d'eux : c'est ainsi qu'une pratique intègre des signes et des textes, mais aussi des stratégies et des formes de vie ; inversement, une pratique peut être intégrée dans un texte, voire dans un signe isolé.

Le second chapitre se spécialise dans les pratiques qui manipulent des textes (des énoncés textuels) : la praxis énonciative proprement dite, mais aussi toutes les pratiques d'interprétation des textes, pratiques de lecture, pratiques critiques et pratiques de mise en spectacle des textes. D'un autre point de vue, celui des pratiques qui englobent l'usage des énoncés textuels comme instruments, on retiendra principalement les pratiques argumentatives et persuasives, dans la perspective d'une rhétorique générale revisitée par la sémiotique.

Le troisième chapitre aborde la question centrale de ce livre, celle de l'organisation syntagmatique des pratiques et des systèmes axiologiques qui lui sont associés. Il faut pour cela interroger pour commencer l'épistémologie des pratiques sémiotiques, et identifier tout particulièrement les instances qui sont supposées assurer les « réglages », et contrôler (ou pas !) les processus d'accommodation. L'étude des *conditions d'efficacité* des pratiques débouche sur une première typologie, fondée à la fois sur des critères de modalisation du faire, et sur les différents équilibres dans la tension entre programmation et ajustement. Le modèle proposé est ensuite soumis à l'épreuve de l'analyse, notamment des pratiques amoureuses et des pratiques de table. Dans tous les cas de figure, l'organisation « efficace », et positivement évaluée, implique une instance de contrôle stratégique, interne à la pratique elle-même, et qui gère les interactions avec les autres pratiques concomitantes ou concurrentes : il en est ainsi, par exemple, de l'entremêlement entre le repas et la conversation, dans les pratiques de table. Ce parcours s'achève sur l'optimisation des pratiques, dans la perspective d'une ergonomie sémiotique de l'action.

Le quatrième chapitre est entièrement consacré à une étude sur corpus, exercice pratique permettant d'éprouver l'opérationnalité des modèles proposés, et de vérifier du même coup la pertinence spécifique du plan d'immanence des pratiques, confronté à celui des images, des objets et des stratégies. Le corpus est celui des affichages urbains (à Paris), et dans une période définie (début du printemps 2003), et son analyse vise à faire systématiquement la part de ce qui revient aux affiches, aux supports d'affichages, aux pratiques d'implantation sur site, et d'interaction avec les passants, et, pour finir, aux stratégies d'affichage. Cette étude conduit en outre à une validation plus précise du modèle des instances de la scène pratique, et des actants positionnels qui la composent.

Le cinquième chapitre aborde l'éthique en quelque sorte par la voie la plus familière à un sémioticien : l'éthique de sa propre pratique. Après avoir situé la sémiotique, dans une perspective historique, parmi les « arts et les sciences », on doit se rendre à l'évidence : dans le champ de la connaissance, elle appartient aux pratiques culturelles, et notamment cette catégorie dite « herméneutique » qui est en quête des valeurs de « vérité ». Dès lors, un rapide parcours des textes les plus significatifs de Greimas révèle aisément la prédominance des questions éthiques dans l'élaboration du « projet scientifique » de la sémiotique qu'il a construit avec son équipe de l'EHESS. Et on peut alors montrer en quoi la sémiotique est une « praxéologie », comportant à la fois un corpus de normes (une déontologie), et un ethos (une éthologie ?).

Le dernier chapitre, consacré plus généralement à la dimension éthique des sémiotiques-objet, explore pour commencer l'univers conceptuel des théories de l'éthique : les deux formes du *telos*, d'abord, l'idéalité et l'altérité ; puis l'intentionnalité, l'immanence ou la transcendance propres à la dimension éthique et à ses instances de contrôle. Quant aux constituants de la dimension éthique proprement dite, ils sont essentiellement modaux et passionnels : la force variable du « lien » entre l'acte et l'acteur, ce lien d'*inhérence* qui donne consistance à la dimension éthique des pratiques ; et aussi, par voie de conséquence, les configurations respectives de la responsabilité et de l'autonomie éthiques. Pour conforter son statut de « dimension » des sémiotiques-objets, l'éthique doit associer un plan de l'expression à son plan du contenu. Ce plan de l'expression est celui de l'« ethos » de l'actant éthique, et qui, selon les conceptions et les points de vue, peut être caractérisé comme « hexis », « investissement », « intérêt », « inquiétude », etc. Mais ce sont surtout les variations et la déformabilité du « lien éthique » fondamental qui rend le plus explicitement compte des différentes postures éthiques : l'examen des différents types de liens, entre les principales instances de la scène pratique – acte, opérateur, objectif et horizon stratégique –, permet de délimiter et cartographier l'espace conceptuel d'une « éthologie » sémiotique, c'est-à-dire du plan de l'expression des éthiques pratiques.

## Conclusion

### PRATIQUES ET CULTURES : TRADITION, INNOVATION ET BRICOLAGE

L'argument principal de cet essai, selon lequel les valeurs pratiques prennent forme dans l'agencement syntagmatique du cours d'action, apparaît maintenant, au terme de ce parcours, comme un argument en faveur d'une sémiotique des cultures. Mais une sémiotique des cultures qui ne serait pas seulement une fédération d'herméneutiques spécialisées, comme le propose François Rastier<sup>2</sup>, mais une sémiotique-objet à part entière, une macro-sémiotique constituée d'un plan de l'expression et d'un plan du contenu, de codes et de règles syntagmatiques qui lui sont propres, ainsi que l'entendent les membres de l'École de Tartu-Moscou, et notamment Lotman,<sup>3</sup> mais aussi Uspensky et Ivanov.

La contribution des pratiques à la formation et à l'évolution des cultures tient à cette propension axiologique de l'accommodation pratique, aux tensions entre programmation et ajustement. En micro-analyse, ces tensions et ces équilibres tensifs producteurs de valeurs se donnent à saisir comme des formes du procès, voire des accidents et des péripéties narratives et discursives. Mais en macro-analyse, à hauteur d'une aire ou d'une époque culturelle, et donc à l'intérieur d'une sémiosphère, ils participent aux transformations culturelles : justement en raison de la négociation permanente entre l'accommodation programmée et l'accommodation inventée, et parce qu'elles adaptent les cours d'action aussi bien en puisant dans un fonds de pratiques canoniques qu'en dégagant des solutions innovantes, elles contribuent en effet à cette *grande syntagmatique* dont Lotman a fait l'une des propriétés majeures de la sémiosphère : (1) l'accueil des formes étrangères et nouvelles, (2) leur diffusion et leur banalisation, (3) l'exclusion, voire la forclusion de leurs propriétés spécifiques, c'est-à-dire leur familiarisation, et enfin (4) leur redéploiement comme valeurs universelles.

Cette contribution avait déjà été reconnue par Denis Bertrand,<sup>4</sup> à propos de la *praxis énonciative*. L'énonciation, conçue non pas comme appareil formel et simulacre projeté dans l'énoncé, mais comme praxis, comme actualisation de la compétence sémio-linguistique en performance discursive, est déjà un lieu de traditions et d'innovations, un lieu d'usages et de créations rhétoriques.

---

<sup>2</sup> RASTIER, François, *Arts et sciences du texte*, op. cit.

<sup>3</sup> LOTMAN, Iouri, *La sémiosphère*, op. cit.

<sup>4</sup> BERTRAND, Denis, « L'impersonnel de l'énonciation », *Protée*, Chicoutimi, n°21/1, 1993.

Elle a aussi été mise en évidence par Jean-Marie Floch, via le concept de bricolage.<sup>5</sup> Jean-Marie Floch situe lui aussi le bricolage parmi les opérations de la praxis énonciative, mais les définitions qu'il en donne, de même que les usages qu'il en fait, sont de portée beaucoup plus générale. Le bricolage, en effet, tel qu'il l'entend, est un acte caractéristique des pratiques sémiotiques conçues comme des pratiques productrices de formes culturelles, et il étaye cette conception sur le fonctionnement de la pensée mythique selon Lévi-Strauss :

« Le propre de la pensée mythique est de s'exprimer à l'aide d'un répertoire dont la composition est hétéroclite (...) Elle apparaît ainsi comme un bricolage intellectuel... »<sup>6</sup>

Mais le bricolage n'est pas seulement le fait de la sémiotique-objet analysée : il opère aussi, pour Lévi-Strauss, dans la pratique méta-sémiotique elle-même, dans la manière de conduire l'analyse :

« C'est des surréalistes que j'ai appris à ne pas craindre les rapprochements abrupts et imprévus comme ceux auxquels Max Ernst s'est plu dans ses collages. L'influence est perceptible dans *La pensée sauvage*. (...) Dans les *Mythologiques*, j'ai aussi découpé une matière mythique et recomposé ces fragments pour en faire jaillir plus de sens. »<sup>7</sup>

Le bricolage est donc plus que la forme syntagmatique de telle ou telle pratique, et *a fortiori*, de la praxis énonciative ; c'est une *forme de vie*, qui est également à l'œuvre dans toutes les dimensions de la production des formes culturelles, sémiotiques ou méta-sémiotiques. Le bricolage, en somme, est un autre nom de la sémiose au sein des macro-sémiotiques culturelles, ou, pour faire bref, de la « macro-sémiose ». Mais, du même coup, il met en question la conception traditionnelle de la signification.

La question sous-jacente, en effet, est celle du mode d'existence de la signification, et, par conséquent, des rapports qu'elle entretient avec l'« être ». Cette question a reçu, dans l'histoire de la sémiotique, plusieurs types de réponses. Nous passerons sans insister sur les conceptions axiomatiques : par exemple, la signification conçue comme différence, ou spéculatives : par exemple, la signification conçue comme déhiscence modale, comme premier écart entre l'être, d'une part, et le devoir être ou le pouvoir être, d'autre part. Dans une perspective pratique, seules nous retiendront les réponses de nature empirique, qui expliquent en quelque sorte comment on peut « saisir » ou « produire » concrètement des significations. Et ces réponses sont, sous réserve d'inventaire, au nombre de deux.

La première, de type *transformationnel*, résulte de la convergence entre deux courants, celui de la glossématique hjelmslevienne d'un côté, et celui de la sémiotique dialogique de Bakhtine et de Lotman, de l'autre : pour la première, la signification n'est saisissable que dans le processus de l'analyse,

---

<sup>5</sup> En particulier dans Jean-Marie FLOCH, *Identités visuelles*, Paris, PUF, 1995 : dix références à l'entrée « bricolage » de l'index des notions.

<sup>6</sup> Claude LÉVI-STRAUSS, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 24.

<sup>7</sup> Claude LÉVI-STRAUSS, *De près et de loin*, Paris, Odile Jacob, 1988, p. 54.

et notamment de l'analyse discontinue, c'est-à-dire plus précisément lors du passage d'une sémiotique-objet à une méta-sémiotique ; pour la seconde, la signification est un effet du traitement de l'information dans une relation d'échange dissymétrique et réciproque à la fois, celle induite par le dialogue, et, de fait, elle n'apparaît qu'au cours d'un processus qui s'apparente à la traduction. La convergence repose sur l'élément commun suivant : le seul mode d'existence assignable à la signification est celui que lui procure *sa propre transformation* au cours d'un transfert entre niveaux, entre voix, entre énoncés et énonciations. C'est la raison pour laquelle A. J. Greimas, fort des résultats de l'analyse narrative, et des généralisations qu'elle autorise, peut affirmer, en rejoignant à la fois Hjelmslev et Lotman, que *la signification n'est saisissable que dans sa transformation* :

« A cette définition axiomatisante de la signification<sup>8</sup>, il faut en ajouter une autre, de caractère empirique, portant non plus sur sa 'nature', mais sur les moyens de l'appréhender comme objet connaissable. On s'aperçoit alors que la signification n'est observable que lors de sa manipulation, au moment où, s'interrogeant sur elle dans un langage et un texte donnés, l'énonciateur est amené à opérer des transpositions, des traductions d'un texte dans un autre texte, d'un niveau de langage dans un autre, d'un langage, enfin, dans un autre langage. »<sup>9</sup>

Du point de vue de la pratique méta-sémiotique, qualifié ici, par Greimas, de point de vue *empirique*, la signification n'a donc d'autre mode d'existence que celui que lui confère l'analyse, qu'elle soit interne ou externe, au moment de sa manipulation-transformation. Notons au passage que cette conception présuppose qu'un texte ou un langage soit « donnés », et que c'est ce donné qui est manipulé et transposé dans un autre texte, dans un autre langage.

Le second type de réponse, qui adopte un point de vue herméneutique, résulte de la convergence de plusieurs courants d'inspiration philosophique et anthropologique. On peut ainsi suivre l'émergence d'une sorte de paradigme informel que l'on pourrait caractériser comme celui de la « résolution des hétérogénéités ».

D'un côté, Ricœur en a donné une version radicale, formulée comme « synthèse de l'hétérogène », qui prend naissance avec sa conception « ontologique » de la métaphore (cf. *La métaphore vive*<sup>10</sup>), et qui se prolonge à propos des structures narratives ; celles-ci sont en effet susceptibles, grâce aux opérations de configuration et de refiguration de l'expérience temporelle, d'opérer une synthèse signifiante de l'action vécue ou imaginée (cf. *Temps et récit*<sup>11</sup>).

De l'autre, on retrouve le courant dialogique, mais d'un autre point de vue, celui des conceptions *plurielles* du sens : polyphonie, dialogisme, intertextualité, syncrétisme, polysensorialité, etc. Le sens

---

<sup>8</sup> À savoir : « la production et la saisie des écarts », loc. cit., infra.

<sup>9</sup> A. J. GREIMAS & J. COURTÉS, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979, p. 353.

<sup>10</sup> Paul RICŒUR, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975.

<sup>11</sup> Paul RICŒUR, *Temps et récit*, I, Paris, Seuil, 1983.



est pluriel, les pratiques sémiotiques procèdent à la confrontation et au montage entre des éléments hétérogènes, des niveaux de pertinence et des types sémiotiques différents, et la signification en est la résolution « synthétique », au cours du déploiement de la pratique.

La convergence entre ces deux courants est de nature herméneutique, dans l'exacte mesure où la signification qui en résulte a toutes les propriétés d'une « vérité » inventée à partir d'éléments qui ne la contenaient pas en propre, et dont la réunion et la confrontation ne pouvait donner tout au plus que le « soupçon » d'un sens à découvrir, le sentiment d'un « défaut de sens » ; c'est donc bien la séquence de résolution qui produit de la signification articulée ou articulable. On reconnaîtra aisément dans cette seconde conception le « bricolage » levi-straussien revité par Floch. Contrairement à la première, qui intéresse les textes-énoncés achevés, celle-ci concerne les sémiotiques-objets « en acte », et par conséquent les pratiques dynamiques et ouvertes. Les deux réponses ne sont pas incompatibles, mais le passage de l'une à l'autre implique à la fois un changement de perspective et un changement de niveau de pertinence.

Le premier type de réponse adopte le point de vue des sémiotiques-objets réalisées, et de la clôture du sens : la transposition-transformation est alors une ouverture vers une autre sémiotique-objet qui, à son tour, connaîtra réalisation et clôture ; le second type de réponse adopte le point de vue des sémiotiques-objets actualisées, mais ouvertes, c'est-à-dire du procès en cours de réalisation ; l'inachèvement est infini, et seule la saisie d'un état de résolution donné peut en suspendre le cours.

La première s'intéresse aux textes-énoncés. La seconde concerne les pratiques et les stratégies. Mais, dans l'une comme dans l'autre, la signification n'est saisissable qu'à l'occasion d'une manipulation, ce qui revient à dire que le statut empirique de la signification est globalement de nature syntagmatique, et non paradigmatique.

Revenons à la dimension culturelle des pratiques. Le bricolage est en quelque sorte le paragon, en même temps que la version anthropologique, des manipulations signifiantes. Ces manipulations reproduisent, en macro-analyse, comme nous le suggérons tout à l'heure, les tensions entre programmation et ajustement, ou, en termes macro-culturels, les tensions entre tradition et innovation. Mais, en raison de cette nouvelle dimension macro-sémiotique, ces tensions adviennent et se résolvent non pas dans le cours d'une pratique particulière, mais dans l'espace et le temps d'une culture. Elles sollicitent donc des *régimes temporels* et des *formes de vie* forts différents.

D'un côté la *tradition* commence par être « inventée ». En effet, une tradition, saisie en n'importe quel lieu ou moment d'une culture, présuppose une origine et une invention. A cet égard, la tradition fait feu de tout bois : en chacune, on retrouve des fragments épars extraits d'ensembles hétérogènes, si ce n'est incompatibles. L'histoire se mêle à l'anecdote et aux récits littéraires ; les lieux et les monuments se chargent de légendes, de fictions et de biographies plus ou moins vérifiables ; des éléments autochtones se superposent à des éléments étrangers ; chaque tradition, en somme, se construit à partir d'un agrégat légendaire, mythique, historique, littéraire, fictionnel, linguistique,

sociologique, etc., qu'elle transforme en « montage » signifiant. La tradition « bricole » une cohérence en reconfigurant toutes ces parties hétérogènes et dissociées, pour en faire un tout cohérent.

Dès lors, la première figure temporelle requise est l'oubli : il faut *oublier* les éléments hétéroclites d'origine, *introduire des équivalences et des liens iconiques* entre les parties extraites, et enfin *croire* en ce nouvel agencement, en tant qu'il serait porteur d'une nouvelle intentionnalité et d'une force transformatrice.

La seconde figure est prospective, et elle est caractérisée par l'ouverture sur l'avenir, que consacrent la croyance dans le nouvel ordre reconfiguré, et l'efficience dont il fait la preuve pour régler les pratiques.

La troisième figure temporelle est la saturation des intervalles. En effet, c'est un motif bien connu de la tradition que celui de la continuité temporelle et spatiale de sa transmission. Cette continuité est obtenue par *saturation des relais*, qui, du point de vue de la croyance, vaut comme *présence maintenue et potentielle de l'origine* : maintenir une identité pratique, contre l'altérité inévitablement portée par la durée et la répétition, contre le temps et l'oubli.

L'*innovation* semble en revanche procéder tout autrement. Certes, le point de départ est le même : des ensembles hétérogènes, des écarts qu'on s'efforce de combler, un bricolage à partir duquel on propose une nouvelle organisation des valeurs et des figures. Pourtant, l'innovation ne consiste pas à faire des synthèses stables à partir d'ensembles hétéroclites, ni même à inventer des cohérences neuves ; elle procède par extraction, elle rapproche éventuellement des éléments ainsi détachés, et elle s'accommode fort bien de l'incohérence des ensembles culturels, et d'un avenir en confrontation avec d'autres options alternatives.

L'innovation, par conséquent, n'impose pas l'oubli, car elle ne vaut que par contraste avec le fond traditionnel dont elle se détache. Elle implique elle aussi une croyance et une efficience, mais c'est une efficience provisoire et à court terme qui prévaut, une efficience locale, et qui produit une ouverture limitée. Par conséquent, l'innovation préfère les segments temporels délimités, isolés, qui se succèdent et favorisent un renouvellement sans mémoire et sans origine : des moments, des époques, des occasions, mais en aucune manière une saturation des intervalles.

Sous ces deux régimes, les pratiques signifient évidemment dans des sens opposés. Eu égard au premier, celui de la tradition, elles participent d'un puissant mouvement d'unification culturelle, elles se déploient avec le souci permanent de la tension avec l'origine, et aussi sous la menace contrôlée de l'éclatement ou du dépérissement. Eu égard au second, au contraire, elles participent d'un autre mouvement, de distinction et de recherche de la différence perceptible ; la menace, dans ce cas, est celle de la routine et des coutumes, en somme de la perte de distinction.

Ce sont ces deux régimes qui se conjuguent pour constituer *la grande syntagmatique de la sémiosphère*. Mais à une condition, qui autorise leur articulation en une même dialectique ; (i) on peut passer du régime de l'innovation à celui de la tradition à condition de redéfinir le périmètre et la portée

de la distinction innovante ; elle entre alors dans la construction d'une identité collective : interprétée comme un apport étranger, l'innovation doit être soumise à la confrontation avec la culture propre, pour pouvoir reconfigurer l'identité de cette culture ; (ii) on peut passer du régime de la tradition à celui de l'innovation, à condition de redéfinir le régime temporel de la première : il faut alors périodiser, et constituer quelque chose qui ressemble à l'Histoire d'une culture. Dès lors, l'éclat étrange de l'apport innovant, la diffusion et la généralisation, l'exclusion et le tri identitaires, et enfin l'universalisation, s'enchaînent de manière cohérente.